

Entre le tic et le tac

Contes pour les enfants pas sages

Leo Kalovyrnas

Traduit du grec par **Marylise Guillou**

Entre le tic et le tac

Dans les profondeurs de la cuisine, derrière la sierra enneigée du frigo, dans l'abrupt ravin qui la séparait du mur, se cachait une toute petite cuillère à thé. Elle vivait là depuis déjà longtemps, oubliée par les locataires précédents qui l'y avaient laissé tomber. Dans sa jeunesse, la petite cuillère avait connu son heure de gloire. Ah ! Tous ces sucres, tous ces cafés, toutes ces somptueuses crèmes caramélées, ces merveilleux gâteaux au chocolat et ces sirupeuses pâtisseries maison. Combien de bouches avait-elle assouvies, quelle jouissance leur avait-elle apporté, à quel degré de gourmandise avait-elle souscrit, elle, à la fois complice principale et arme du crime !

Et pourtant, elle se retrouvait là, reléguée depuis longtemps dans l'obscurité, coincée entre le mur rêche et le frigo glacé, deux géants qui ne cessaient de la snober, elle, la toute petite abandonnée. « Eh, je suis inoxydable ! » voulait-elle leur crier mais elle ne parlait ni électrique ni brique.

Souvent, dans les profondeurs de la nuit, au lever de rideau des ténèbres, quand le frigo amorçait sa monotone mélodie mécanique, la petite cuillère se demandait si son destin n'était pas de finir là ses jours. Elle était pourtant faite pour autre chose. Or, voilà où elle en était !

La petite cuillère se morfondait dans ce coin aride de la cuisine ; les jours devenaient des mois et les mois s'étiraient en années. Depuis la géhenne de son isolement, elle entendait les cuillères et les fourchettes s'amuser avec les assiettes, se baigner dans l'évier, rire au cours de folles soirées-pyjamas dans le tiroir avec les couverts et elle se sentait très seule. Si elle avait été faite en métal moins robuste que l'acier, elle en aurait fondu de tristesse.

Mais la vie amène souvent des choses auxquelles on ne s'attend pas, et pas toujours pour le pire. La mort de la grand-mère propriétaire de l'appartement entraîna beaucoup de changements. Pelis le nouveau propriétaire, son petit-fils pas si adoré que ça, décida de s'installer dans ce deux-pièces assez grand du centre-ville, qui bruissait des besoins et des fringales de ses habitants.

Pelis était le pur produit de cette ville. Il avait pourtant passé de longues années dans une île, en compagnie d’oiseaux de mer et d’un amour malheureux qui, au passage, avait laissé de nombreuses plaies où s’insinuait et le cuisait le sel des relations humaines. Au cours d’une brusque embardée de la vie au cours de laquelle il avait failli dérapé, Pelis décida de revenir à Athènes, seul cette fois-ci, à l’exception de ses nombreuses valises bourrées de souvenirs blessants et d’inutiles marottes toutes personnelles telles que pleurer tard dans la nuit sur des amours qui n’étaient jamais nées, soupirer devant des téléfilms mélés ou attendre que les événements se produisent au lieu de les provoquer.

Dès que le vieil appartement fut libre, Pelis emménagea. Quand il y entra pour la première fois, il se trouva dans un espace où trônaient quelques vieux meubles usés et un vécu terriblement lourd et tout esquiné. Hormis des traces de doigts et quelques dégradations, les locataires qui s’y étaient succédés avaient aussi laissé leur empreinte émotionnelle. Sur les murs qui gardaient le souvenir des rires, étaient restés gravés des mouvements brusques et des cris sauvages y avaient creusé des cavités ; les planchers, rayés par des pas d’insomniaques et des soirées d’ivresse, avaient étreint des corps palpitants de plaisir et ceux d’enfants qui partaient à l’aventure et bâtissaient des royaumes sur des parquets grands comme un mouchoir de poche.

L’appartement puait les histoires et les vieilleries, l’haleine et les rêves inassouvis des autres et Pelis décida d’un seul coup de le vider et de le nettoyer. Il se mit en tête de prendre ce que l’on appelle bêtement un nouveau départ – comme si on pouvait en prendre un vieux. Ses 35 ans hurlaient, comme l’auraient fait les fervents supporters d’une équipe de foot, qu’ils n’avaient pas envie d’en faire plus, si leur équipe ne marquait pas enfin un but dans les filets de ses rêves.

« Je vais vider l’appartement, jeter toutes les vieilleries, le nettoyer, le peindre avec de belles couleurs lumineuses, le meubler sobrement mais avec goût, je vais trouver un travail qui me plaît et où on me reconnaîtra à ma juste valeur, je vais trouver une fiancée qui me comprendra et qui voudra bien partager

ma vie, je ferai attention à ma santé et je serai enfin heureux ! » annonça Pelis aux meubles blasés et aux murs fatigués. Ses innombrables « je vais » vinrent se coincer contre les interminables « je vais » des précédents locataires. « Pousse-toi un peu » cria le « je-vais-trouver-une-fiancée » au « je-vais-lui-dire-que-tout-est-fini-entre-nous » laissé là par une ancienne locataire. « Pour aller où ? » cria, excédé, le second. « Vous avez vu ce qu'il y a là-dedans comme projets inaccomplis et comme bonnes résolutions ? ».

Ce que les vieux « je vais » blasés de l'appartement ignoraient, c'est que les « je vais » de Pelis avaient pour carburant ce qu'il y a de plus puissant et de plus éprouvé pour impulser la mécanique de la volonté humaine ; les « je vais » de Pelis brûlaient un carburant à haut indice d'octanes. Plus exactement, ils carburèrent au « diagnostique du syndrome immunodéficient acquis », autrement dit SIDA. Pelis ne pouvait s'offrir le luxe de ranger sur les étagères de l'avenir ses idées et ses rêves qui finiraient par attirer la poussière et les araignées ou pâliraient comme les rêves de tant d'autres. Une petite horloge insistante lui rappelait que les tic et les tac passaient irrévocablement.

Nous possédons tous une de ces petites horloges, cadeau d'anniversaire d'un goût douteux offert par le destin, mais la plupart d'entre nous les enfouissons dans les endroits les plus étranges ou faisons semblant de ne pas les entendre. Et si quelqu'un mentionne le tic-tac qui sonne nos heures, nous touchons du bois, croisons les doigts ou changeons de conversation.

Pelis se mit au travail. Le lit désarticulé et la commode bancale, les vieilles chaises et le portemanteau manchot se retrouvèrent, sans même s'en rendre compte, au coin de la rue comme des tapineuses déchues. Tous les autres meubles qui n'étaient pas susceptibles d'être réparés ou retapés suivirent juste après. Le petit four disgracieux, perpétuelle menace de feu pour l'appartement et pour tous ceux qui s'y trouvaient, se retrouva dans la rue les quatre fers en l'air. Le frigo essaya bien de se mettre en sourdine dans l'espoir de passer inaperçu mais il arriva un instant où sa monotone plainte lui échappa. Adieu frigo.

L'appartement était maintenant sale et vide. Pelis s'assit à la table de la cuisine qu'il avait gardée car elle était faite de bon bois. Il soupira. Les murs béats dans leur immuabilité, se préparèrent à accueillir la salve des « si » de Pelis : si j'avais fait ça, si je n'avais pas fait l'autre, si... si... Mais Pelis évita de ruminer le passé. Face à l'appartement vide, où l'écho retrouvait sa bonne vieille identité, Pelis songea :

« Accumuler, accumuler, ça sert à quoi ? Je ne dis pas, c'est bien d'avoir de jolies choses autour de soi. Mais c'est encore mieux d'accumuler dans sa tête des connaissances et des idées. Pourtant, ça... s'il manque le reste...et il m'a toujours manqué quelque chose. Malheureusement je ne savais pas ce qu'était ce quelque chose. Et je savais encore moins où le trouver. Je remplissais ma vie de choses et de gens et de connaissances dans l'espoir d'y trouver quelque chose. Et puis la tuile du SIDA m'est tombée dessus. C'est alors que j'ai compris que je comprenais bien peu de choses. Et Dieu m'est témoin que je n'y comprends toujours rien aujourd'hui ».

Il se leva et commença à nettoyer. Le nettoyage l'absorba complètement, et c'était comme s'il récurait sa vie toute entière.

Que cherches-tu Pelis ? Qu'est-ce qui demeure vide en toi le soir, même si tu remplis si bien ta journée ?

Mais aucun produit, aucun chiffon n'aurait pu faire disparaître les taches que laissaient ces interrogations dans sa vie.

Soudain, alors qu'il était en train de nettoyer, son regard tomba sur la petite cuillère. Dégouté, il la ramassa et la jeta dans l'évier.

Ahhh ! En faisant ce saut mortel, la petite cuillère fut prise de vertige mais elle était surtout ivre de bonheur ! La masse frigorifique avait enfin disparu, enfin elle voyait de nouveau la lumière du soleil. Bien qu'elle sache que la vie ne s'annonçait pas rose pour une petite cuillère orpheline, elle aurait préféré mille fois qu'on la jette dans une décharge publique plutôt que de continuer à vivre le supplice de l'immobilité entre le frigo et le mur.

Elle faillit pleurer de bonheur quand l'eau coula sur elle. Pelis ferma le robinet dès qu'il eut fini de se laver les mains.

« Je veux de la mousse aussi ! » supplia la petite cuillère. Cependant, après tous ces efforts, Pelis avait envie de boire et de manger. Il commanda quelque chose bien qu'il se fût promis d'arrêter de manger des cochonneries.

« Je sais que ce qui m'est arrivé » murmura-t-il en attendant le repas « je peux le voir comme un nouveau commencement plutôt que comme une fin ».

« Pourquoi ne le vois-tu pas comme un milieu ? » cria la petite cuillère mouillée. « Pourquoi est-ce que personne ne s'occupe du milieu ? Toujours les débuts et les fins ! Les milieux sont pourtant plus amusants ».

« Ça ne veut pas dire que je vais mourir » continua Pelis. « Avec mes médicaments, je peux vivre de nombreuses années. Je peux me faire renverser par une voiture entre temps ».

« Mon Dieu » soupira la petite cuillère. « C'est bien ma chance ça ! Après vingt ans d'isolement, tomber sur un déprimé ».

« Ce n'est pas le fait que je vais mourir qui me préoccupe » continua Pelis. « De toute façon, ça, je ne peux pas l'éviter. C'est le fait que je vais vivre qui me préoccupe. C'est toujours ça qui me préoccupait. Le fait que je vis et que je veux que ma vie vaille le coup d'être vécue. Autrement, ça n'a pas de sens ».

« Pour moi, le sens est tout simple » s'exclama la petite cuillère. « J'ai été créée pour être plongée dans des aliments et les porter à des bouches. Life is so simple » !

Pelis souhaita que sa vie ressemble un peu à un conte. Dans les contes, il y a toujours des solutions. Et tous les héros savent quoi faire. Ils se trouvent parfois un peu en difficulté, certains même peuvent mourir mais tous savent qu'ils ont fait ce qu'il fallait. Mais qui dirait à Pelis ce qu'il devait faire ? Quel était ce quelque chose qui manquait à sa vie, son saint Graal à lui ? N'y avait-il pas un vieux sage ou une bonne fée qui saurait répondre aux questions qui le hantaient ?

« Et pourquoi ne lui dirais-je pas, moi, ce qu'il faut faire ? » se plaignit la petite cuillère. « Je perçois du racisme envers les petites cuillères ? Enfin quoi, seuls les nains et les fées ont le droit de donner des conseils aux princes égarés, aux princesses tourmentées ou comme dans notre cas, à des candidats qui ont échoué au bac ? »

Elle se racla la gorge et s'adressa à Pelis.

« Psitt, par ici. Ici je te dis, dans l'évier où tu m'as jetée ! » Décidément, la voix humaine n'était pas son fort. Déjà qu'elle avait eu du mal à communiquer avec le frigo et le mur ! Pourtant cette fois-ci, par besoin autant que par obstination, la petite cuillère fit tout son possible pour y arriver.

Pelis entendit quelques « psitt » et alla à la fenêtre voir si quelqu'un l'appelait du terrain vague.

« Où vas-tu ? Eh, par ici je te dis ! »

Quand Pelis s'aperçut que c'était la petite cuillère qui lui parlait, il se rattrapa au chambranle pour ne pas s'effondrer.

« Tu ne vas pas tomber dans les pommes, mon vieux. C'est une petite cuillère qui te parle, ça n'a rien d'extraordinaire ».

Si la petite cuillère avait acquis la parole, Pelis lui, en avait perdu la sienne.

« Tout d'abord, je voudrais te remercier de m'avoir sauvée. Dieu te bénisse, mon grand ! Deuxièmement, je voudrais te demander de me laver un peu parce que je pue la crasse. La troisième chose, je te la dirai quand tu m'auras lavée ».

Bien qu'il ne soit pas encore complètement remis du choc, Pelis prit la petite cuillère, la lava au savon et l'essuya.

« C'est vrai que tu me parles ? » arriva-t-il finalement à bredouiller.

« Ouais »

« La troisième chose c'est quoi ? » demanda Pelis plein d'espoir.

« Il n'y a pas de troisième. Dans ce conte, le chiffre symbolique c'est le deux. C'était un truc pour être sûre d'être lavée ».

« Et pourquoi tu m'as parlé ? »

« Je me sentais seule. Ça fait vingt ans que je suis toute seule. Tu trouves que ce n'est pas assez ? ».

« Je ne dis pas mais... »

« Mais quoi ? »

« Pour me parler, tu dois avoir quelque chose à me dire ».

« Pourquoi, tous ceux qui te parlent ont toujours quelque chose à te dire ? C'est pas vrai qu'il y en a plein qui parlent et qui ne disent que des bêtises ? »

« Peut-être mais ce sont des humains, pas des petites cuillères ! » s'insurgea Pelis.

« Détrompe-toi ! Tu n'imagines pas les sornettes que j'ai pu entendre de la bouche d'autres petites cuillères. Sans parler des couteaux ! »

« Alors, ce n'est pas toi qui vas me donner la réponse à tant de questions qui me hantent ? Est-ce que je vais tomber malade ? Mourir ? Et pire encore ! Que faire de ma vie ? J'ai bien fait de quitter mon île pour venir ici ? De me séparer de ma copine après tant d'années ? J'aurais peut-être dû faire des concessions ? Peut-être que je n'ai pas fait assez d'efforts ? J'ai bien fait de changer de métier ? »

« Arrête à la fin, je ne suis qu'une petite cuillère moi. Une petite cuillère à thé en plus ! Tu t'attends à ce que je réponde à toute cette avalanche de questions ? »

« C'est que j'espérais trouver quelqu'un qui puisse répondre aux questions qui me tourmentent » suppliaient les yeux de Pelis. « Que quelqu'un me montre la voie. Toute ma vie je suis tiraillé entre certaines décisions. Je cherche ce qui me manque pour que ma vie ait un sens. Et tout d'un coup tu me parles, toi, une petite cuillère ! C'est marrant mais est-ce que, au fond, le message ne serait pas que, dans les choses les plus petites et les plus insignifiantes, se cache une grande sagesse ? »

« Ecoute Monsieur, je ne sais même pas comment tu t'appelles. C'est pas parce que je suis une petite cuillère qui parle que je dois dire des choses inspirées

et profondes. Je ne connais rien aux réponses que tu cherches. Je ne vais pas te mentir. Tu veux que je te raconte une histoire, quand j'ai mangé à moi toute seule un gâteau tout entier ? »

Pelis regarda la petite cuillère comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Soudain il se sentit ridicule ; il était là à demander à une petite cuillère à thé de lui donner des réponses aux questions les plus cruciales de sa vie.

A cet instant, on frappa à la porte. Le livreur de pizza. En allant ouvrir, Pelis se sentait encore à la fois troublé et stupide d'avoir mendié les conseils d'une petite cuillère à thé.

Il mangea sa pizza en silence, seul avec ses pensées court-circuitées. La petite cuillère s'était tue. Pelis pensa qu'il devait oublier toute cette histoire ; pourtant, à la fin, il ne put se retenir.

« Tu ne peux vraiment pas répondre aux questions qui me torturent ou tu ne veux pas ? Au fond, une petite cuillère qui parle est, à elle toute seule, un vrai miracle ».

« Qu'une petite cuillère te parle, ça, ça n'a rien d'étonnant » s'écria à cet instant l'évier. En temps normal, l'évier ne disait jamais rien. Un évier c'est dans sa nature d'être patient et d'accepter tout ce qu'on y verse. Mais parfois, à force de cochonneries, il restait bouché.

Pelis ouvrit tout grand les yeux. « Oh, l'évier parle aussi ! » s'exclama-t-il.

« Bien sûr que je parle. Tout parle autour de toi. Soit avec des mots, soit avec des actes, soit avec des images. Tout parle. Le problème est de savoir si ce qu'ils te disent a une quelconque valeur ».

« C'est cette valeur que je cherche moi aussi. Rien de ce que vous dites, vous, n'a de valeur ? » demanda Pelis.

« Toi non plus, ce que tu n'a aucune valeur » répondit l'évier. Et comme il voyait que le jeune homme était préoccupé, il le prit en pitié et ajouta : « Je vais te dire, moi, quelque chose qui vaut le coup. N'accumule pas trop de choses

dans ta tête parce qu'elle va se boucher » dit-il en puisant dans le réservoir de son expérience personnelle.

« Je ne suis pas d'accord ! » s'écria la petite cuillère. « Moi je dis, mords dans la vie à pleine dents ! Et n'y va pas avec le dos de la cuillère ! »

Pelis n'adressa plus la parole à la petite cuillère ni à l'évier. Il les laissa se chamailler à propos du sens de la vie et quitta l'appartement pour toujours. Il le loua et depuis, utilise une machine à laver la vaisselle et ne mange plus qu'avec des baguettes. Si vous pensez que ça, ça a une valeur quelconque, vous êtes priés de vous adresser à votre appareil ménager.